



Thomas KING

L'INDIEN MALCOMMODE

**Un portrait inattendu des Autochtones
d'Amérique du Nord**

Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

L'Indien malcommode

DU MÊME AUTEUR
EN LANGUE FRANÇAISE

Medicine River, roman, Albin Michel, 1997 ; 10/18, 2002.

Monroe Swimmer est de retour, roman, Albin Michel, 2002.

L'Herbe verte, l'eau vive, roman, Albin Michel, 2005 ; Boréal, coll. « Boréal compact », 2011.

Une brève histoire des Indiens au Canada, nouvelles, Boréal, 2014.

Thomas King

L'Indien malcommode

Un portrait inattendu
des Autochtones d'Amérique du Nord

*traduit de l'anglais (Canada)
par Daniel Poliquin*

Boréal

© Thomas King 2012

© Les Éditions du Boréal 2014 pour l'édition en langue française au Canada

Publié avec l'accord de Westwood Creative Artists Ltd

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 2012 par Doubleday Canada sous le titre
The Inconvenient Indian: A Curious Account of Native People in North America

Diffusion au Canada : Dimedia

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

King, Thomas, 1943-

[Inconvenient Indian. Français]

L'Indien malcommode : un portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord

Traduction de : The inconvenient Indian.

Comprend un index

ISBN 978-2-7646-2259-9

1. Indiens d'Amérique – Amérique du Nord – Histoire. 2. Indiens d'Amérique – Amérique du Nord – Mœurs et coutumes. 3. Amérique du Nord – Relations interethniques. 4. Attitudes envers les Indiens d'Amérique – Amérique du Nord. I. Titre. II. Titre : Inconvenient Indian.

E77.K56614 2014 970.004'97 C2013-942759-7

ISBN PAPIER 978-2-7646-2259-9

ISBN PDF 978-2-7646-3259-8

ISBN ePUB 978-2-7646-4259-7

Aux petits-enfants que je ne verrai pas.

PROLOGUE

Pain chaud frais beurré ou porcs-épics

*Je suis l'Indien.
Et son fardeau
Demeure mien.*

RITA JOE, *The Poems of Rita Joe*

Il y a une quinzaine d'années, une bande d'amis et moi avons fondé un groupe de tambour traditionnel. John Samosi, l'un des chanteurs, a proposé qu'on prenne pour nom The Pesky Redskins (qu'on pourrait traduire par « Les Peaux-Rouges casse-pieds »). Étant donné que nous n'étions pas très forts côté voix, disait John, il nous fallait un nom qui ferait sourire et oublier nos carences musicales.

Nous nous sommes finalement entendus sur un autre nom, les Waa-Chi-Waasa Singers, qui faisait plus noble. C'est Sandy Benson qui en a eu l'idée; si je me souviens bien, *waa-chi-waasa* est le mot ojibwé pour « loin d'ici ». Le nom nous allait bien étant donné que la plupart des gars autour du tambour que nous avons ici, à Guelph, en Ontario, ne sont pas du coin. John est de Saskatoon. Sandy vient de Rama. Harold Rice a grandi sur la côte de la Colombie-Britannique. La communauté d'origine de Mike Duke est située près de London, en Ontario. James Gordon est natif de Toronto. Moi, je suis de

la vallée centrale de la Californie, mais mon fils Benjamin est né à Lethbridge, en Alberta, et nous l'avons traîné partout en Amérique du Nord avec son frère aîné et sa sœur cadette. J'ignore où il se sent vraiment chez lui.

Anichinabé, Métis, Salish de la côte, Cri, Cherokee. Nous n'avons pas grand-chose en commun. Nous avons le tambour et nous sommes tous autochtones. C'est tout.

J'avais oublié cette histoire de Peaux-Rouges casse-pieds ; mais ce nom de scène a dû me coller au cerveau parce que, lorsque je me suis mis en quête d'un titre pour ce livre, je voulais quelque chose d'un peu ironique, et ça m'est revenu.

Les Peaux-Rouges casse-pieds. Une histoire insolite des Indiens d'Amérique du Nord.

Le problème était que personne n'aimait ce titre. Quelques amis sûrs m'ont dit que ça ne faisait pas sérieux ; réflexion faite, je leur ai donné raison. Les Autochtones ne sont pas tant casse-pieds... qu'encombrants, malcommodes.

J'ai donc changé le titre pour *L'Indien malcommode. Une histoire insolite des Autochtones d'Amérique du Nord*. Ma conjointe, Helen Hoy, qui est professeure de littérature anglaise à l'Université de Guelph, est alors intervenue : le mot *histoire* était peut-être excessif pour le livre que j'avais en tête. Notre fils Benjamin, qui achève son doctorat en histoire à Stanford, était d'accord. Si je qualifiais mon livre d'« histoire », je serais contraint de m'astreindre aux rigueurs de l'érudition et d'obéir à une chronologie organisée, joliment définie.

Bon, je ne suis pas de ceux qui pensent que les chronologies sont embêtantes, mais je suis comme qui dirait de l'école historiographique d'Ezra Pound. Sans pour autant souscrire à ses convictions politiques, je suis d'accord avec lui quand il dit : « Notre connaissance du passé ne doit RIEN à la séquence chronologique. C'est peut-être commode d'avoir tout ce savoir anesthésié bien étalé sur la table, avec des dates collées

ici et là, mais ce que nous savons, nous l'apprenons par cascades et spirales qui s'échappent de nous et de notre époque. »

Il n'y a rien comme citer un homme illustre pour échapper à une corvée.

Cela dit, il y a *pas mal* d'histoire dans *L'Indien malcommode*. Seulement, je ne suis pas le genre d'historien que vous pensez. Ça ne paraît peut-être pas à première vue, mais j'ai le plus grand respect pour cette discipline qu'on appelle l'histoire. J'ai étudié l'histoire quand j'ai fait mon doctorat en études anglaises et américaines à l'Université de l'Utah. J'ai même travaillé à l'American West Center sur ce campus, où Floyd O'Neil et S. Lyman Tyler tenaient la barre du navire. Au fil des ans, j'y ai fait la connaissance d'autres historiens, comme Brian Dippie, Richard White, Patricia Limerick, Jean O'Brien, Vine Deloria fils, Francis Paul Prucha, David Edmunds, Olive Dickason, Jace Weaver, Donald Smith, Alvin Josephy, Ken Coates et Arrell Morgan Gibson – et il nous arrivait d'avoir des conversations passionnantes sur... l'histoire. Au souvenir de ces entretiens et du fait de mon respect pour l'histoire, j'ai épicé mon argumentaire de ces éléments qu'on appelle des « faits », même si nous devrions tous savoir maintenant que les faits n'ont pas le pouvoir rédempteur qu'on leur prête.

À vrai dire, moi, je préfère la fiction. Je n'aime pas la manière dont les faits cherchent à s'imposer à mon esprit, je préfère fabriquer mon propre monde. La fiction est plus malléable que l'histoire. Les commencements sont plus intéressants, les personnages plus obligeants, les fins mieux adaptées à nos attentes au regard de la morale et de la justice. Ce qui ne revient pas à dire que la fiction est enlevante et l'histoire assommante. Il y a des récits historiques qui sont tout aussi enchanteurs qu'une satire de Stephen Leacock ou tout aussi glaçants qu'un thriller de Stephen King.

Il n'en reste pas moins que, à mes yeux, écrire un roman, c'est comme tartiner de beurre une tranche de pain frais, tandis que composer un récit historique, c'est rassembler un troupeau de porcs-épics en s'aidant de ses coudes.

En conséquence, même si *L'Indien malcommune* regorge d'histoire, la base du récit est une série de conversations et de querelles que j'ai eues avec moi-même et avec d'autres pendant presque toute ma vie adulte; et s'il y a une méthodologie dans mon approche, elle tient plus de la technique romanesque que de l'historiographie. Un bon historien tient son parti pris en laisse. Un bon historien n'abuse pas de l'anecdote personnelle. Un bon historien référence le moindre propos à grand renfort de notes infrapaginales.

Pas moi.

Puisque j'ai l'air de m'excuser d'exister, j'imagine que, tant qu'à y être, je devrais demander pardon d'avance à ceux que mes idées risquent de heurter. Mais j'espère que vous êtes d'accord avec moi pour dire que toute discussion sur les Indiens d'Amérique du Nord suscite invariablement certaines aigreurs. De la tristesse aussi. Sans oublier quelques lueurs d'ironie et d'humour.

Quand j'étais petit, les Indiens étaient des Indiens. Parfois, ces Indiens étaient des Mohawks, des Cherokees, ou alors des Cris, des Pieds-Noirs, des Tlingits ou des Séminoles. Mais c'étaient surtout des Indiens. On reproche à Colomb de nous avoir accolé ce nom, mais il ne voulait pas mal faire. Il cherchait l'Inde et croyait l'avoir trouvée. Il se trompait, bien sûr, et au fil du temps des gens et des institutions ont essayé de corriger son erreur. Les Indiens sont alors devenus des Amérindiens, puis des Aborigènes, puis des peuples indigènes et, enfin, des Indiens d'Amérique. Dernièrement, les Indiens sont passés au rang de Premières Nations au Canada et d'Autochtones américains aux États-Unis, mais le fait est qu'il n'y

a jamais eu de gentilé exact parce qu'au départ il n'y avait pas de collectivité comme telle.

Je ne vais pas me faire l'avocat d'un nom unique. Pour moi, tous ces noms se valent. Aujourd'hui, l'expression « Premières Nations » est le vocable en vogue au Canada, et chez nos voisins du Sud la mode est aux « Autochtones américains ». J'aime les deux termes ; mais, du fait de toutes les erreurs et de tous les problèmes dont il est chargé – surtout au Canada –, le mot « Indien » demeure, à mes yeux du moins, le défaut nord-américain par excellence.

Puisque j'en suis aux questions de terminologie et de nomenclature, je devrais parler des Métis. Les Métis constituent l'un des trois groupes autochtones dont l'existence est officiellement reconnue au Canada ; les deux autres sont les Indiens (autrement appelés « Premières Nations ») et les Inuits. Les Métis sont des sang-mêlé, pour la plupart d'ascendance indienne et anglaise, ou indienne et française. Ils n'ont pas de statut en vertu de la Loi sur les Indiens, mais ils occupent des colonies ou des foyers en Ontario, au Manitoba, en Saskatchewan et en Alberta. Bon nombre de ces communautés ont une culture distincte de celle de leurs voisins blancs et indiens ; les Métis parlent aussi une langue à eux, le michif, qui est fait d'éléments tirés du français et des langues autochtones.

La terminologie nous joue souvent des tours. Je veux bien parler de « réserves » pour les communautés autochtones aux États-Unis et au Canada, ou de « tribus » aux États-Unis et de « bandes » au Canada. Mais dans certains cas, quand je parle des deux côtés de la frontière, j'emploie à ma convenance « réserve », « bande », « tribu » ou « nation » selon le rythme ou la syntaxe de la phrase. En fait, je préfère dire « nation », ou employer le gentilé de la bande ou de la tribu, ce que j'essaie de faire le plus souvent possible.

Au tour des Blancs, maintenant. Pas facile, celle-là. Un de mes amis qui est japonais appelle les Anglais les « Caucasoïdes cinglés » ; un autre ami m'a dit que si j'allais employer le terme « Indien », je devrais appeler tous les autres des « cow-boys ». Deux appellations comiques, mais il y a des limites à la rigolade. Le terme « Blanc » conserve toute son utilité. Les Autochtones l'emploient depuis toujours, parfois pour décrire ces gens, parfois pour signifier autre chose. Entendons-nous donc pour dire que, dans ce livre, le terme est neutre et désigne une collectivité qui est aussi diverse et indéfinissable que ceux qu'on appelle les « Indiens ».

Il y a une erreur dans mon livre que je n'ai pas cru bon de corriger. Le « Bureau des affaires indiennes » désigne correctement l'agence américaine qui est chargée de voir aux affaires propres aux Indiens dans ce pays ; au Canada, je continue d'employer « ministère des Affaires indiennes », même si ce ministère s'appelle maintenant le « ministère des Affaires autochtones et du Développement du Nord canadien ». Il se trouve simplement que l'ancienne appellation me plaît et que je trouve qu'elle fait moins malhonnête.

Tout compte fait, c'est moins le mot juste qui me préoccupe que l'ambition que j'ai de composer un texte cohérent et accessible.

L'une des difficultés qu'il y a à raconter l'histoire des Indiens d'Amérique du Nord dans un volume aussi modeste que celui-ci tient au fait que raconter cette histoire est tout bonnement impossible. J'aurais peut-être dû intituler mon livre *L'Indien malcommune. Un portrait incomplet des Indiens d'Amérique du Nord*. Parce que j'en ai moins mis dans ce livre que je n'en ai laissé de côté. Ainsi, je ne parle pas des explorateurs européens et de leurs premiers rapports avec les Autochtones. Je n'ai pas écrit grand-chose sur les Métis du Canada et, exception faite de l'Accord sur les revendications territoriales

du Nunavut, on ne trouvera pas un mot sur les Inuits. C'est tout juste si j'effleure les débuts de la colonisation et les conflits qui se sont ensuivis. Je consacre de longs passages aux Autochtones au cinéma, parce que le cinéma, sous toutes ses formes, a été le seul lieu où la plupart des Nord-Américains ont vu des Indiens. Je parle un peu des organisations de résistance et des moments qui les ont marquées, mais il n'y a pas une ligne sur le meurtre d'Anna Mae Aquash ou la parodie de justice que furent le procès et l'emprisonnement de Leonard Peltier.

Je ne parle pas non plus des femmes autochtones, par exemple Brenda Wolfe, Georgina Papin et Mona Wilson, que l'éleveur de porcs Robert « Willie » Pickton a assassinées sur sa ferme de Colombie-Britannique, ou de celles qui ont disparu à Vancouver ou sur la route qui mène de Prince Rupert à Prince George. Rien non plus sur le sculpteur ditidaht John T. Williams, qui s'est fait abattre à Seattle en 2010 par un policier à la gâchette nerveuse.

S'il m'arrive de m'arrêter au passé, éloigné ou immédiat, je situe néanmoins mon récit dans le présent, afin de traiter de mes contemporains et des événements récents. Je ne devrais peut-être pas. Le présent a tendance à être trop frais à notre mémoire et à s'avérer trop mouvant pour qu'on puisse affirmer quoi que ce soit avec certitude. Tout de même, comme je le fais valoir dans mon livre, quand il s'agit de relations entre Autochtones et non-Autochtones, il n'y a pas beaucoup de différence entre le passé et le présent. Nous n'en sommes plus aux charges de cavalerie, sabre au clair, et l'Amérique du Nord dissimule mieux aujourd'hui son air de supériorité et son dédain ; mais les attitudes à l'égard des Autochtones présentent encore au XXI^e siècle des similitudes remarquables avec celles des siècles précédents.

Enfin, nul doute qu'on va se demander pourquoi j'ai

décidé de traiter du Canada et des États-Unis simultanément, alors que si j'avais choisi l'un ou l'autre cela aurait donné une conversation moins contraignante et mieux circonscrite. La réponse à cette question est quelque peu compliquée par la perspective. D'accord, la frontière qui sépare les deux pays est une réalité politique, et cette démarcation pèse sur les bandes et les tribus de diverses manières; mais il m'aurait été impossible de parler d'un pays sans parler de l'autre.

Pour la plupart des Autochtones, cette frontière n'existe pas. C'est une illusion qui appartient à l'imaginaire d'un autre. Des personnages historiques comme le chef Joseph, Sitting Bull et Louis Riel passaient allègrement d'un pays à l'autre, et s'ils comprenaient l'importance de la frontière pour l'homme blanc, rien n'indique qu'ils croyaient en sa légitimité.

Je me fais arrêter chaque fois que je traverse la frontière, mais l'imaginaire va et vient comme il lui plaît.

UN

Oublions Colomb

*Des flancs du navire de Christophe
Surgit la racaille
Voyez-la qui s'égaille
Arrache les peaux des bêtes
Tue nos bisons
S'entre-tue
[...]
Pionniers et trafiquants
Nous comblent de présents.
Petite vérole, whisky,
Rice Krispies.
La civilisation a atteint
la terre promise.*

JEANNETTE ARMSTRONG,
« History Lesson »

Quand j'ai annoncé à ma famille que j'allais écrire un livre sur les Indiens d'Amérique du Nord, Helen a dit : « Sur-tout, ne commence pas avec Colomb. » C'est une femme de bon conseil. Je l'écoute religieusement.

En octobre 1492, Christophe Colomb a touché terre quelque part dans les Caraïbes, une région du globe inconnue des Européens, et c'est pour ça qu'on raconte depuis ce temps qu'il a découvert l'Amérique. Si vous êtes le genre de personne

que l'humour incommode, vous allez dire que Colomb n'a rien découvert du tout, qu'il s'est simplement échoué sur une terre inattendue, habitée par une myriade de nations. Mais c'est lui qu'on félicite. Et pourquoi pas ? C'est l'histoire qui distribue les médailles, non ? Si Colomb ne s'était pas présenté au podium, un autre que lui y serait monté.

On *aurait pu* honorer les Vikings. Ils ont débarqué sur la côte est de l'Amérique du Nord bien avant Colomb. Il existe aussi des preuves qui suggèrent que les Asiatiques avaient caressé la côte ouest.

Mais voyons les choses en face, l'histoire de Colomb est bien meilleure. Trois petits navires délabrés zigzaguant sur l'Atlantique, le brave capitaine conservant deux journaux de bord pour dissimuler à son équipage à quel point l'expédition avait dérivé loin du monde connu ; puis le grand homme lui-même marchant jusqu'au rivage, trempé de sueur, avec une lettre d'introduction logée dans sa tunique pour l'empereur des Indes de la part du roi et de la reine d'Espagne.

On ne bouge plus : clic !

Et n'oublions pas le temps ensoleillé, les plages sablonneuses, les lagons aux eaux azurées et les sympathiques indigènes.

Nous sommes nombreux à penser que l'histoire, c'est le passé. Faux. L'histoire, ce sont les histoires que nous racontons sur le passé. Et c'est tout. Des histoires. La définition habituelle donne à croire que la narration de l'histoire est neutre. Anodine.

Et bien sûr, c'est tout le contraire.

L'histoire est peut-être la série d'histoires que nous racontons sur le passé, mais ces histoires ne sont pas que des histoires. Elles ne sont pas choisies au hasard. En gros, les histoires nous parlent des grands hommes et des hauts faits. De temps à autre, on mentionne quelques femmes célèbres,

non pas parce qu'il s'agit de reconnaître la contribution capitale des femmes, mais par mauvaise conscience.

Pourtant, la mauvaise conscience, ça ne nous vient pas facilement.

Quand on imagine l'histoire, on pense à quelque structure grandiose, à une chronique nationale, à un récit tissé serré d'événements et d'interprétations qui font l'unanimité, à un fagot d'« authenticités » et de « vérités » attachées en un récit souple mais prudent qui nous explique comment nous sommes passés de là à ici. C'est un rapport que nous avons avec nous-mêmes, une histoire d'amour que nous célébrons à coups de drapeaux et d'hymnes nationaux, de festivals et de canonnades.

Bon, je n'aurais peut-être pas dû ajouter *canonnade*, cela donne à croire que j'en veux à l'histoire. Mais ce n'est pas le cas. J'ai simplement du mal à comprendre comment on choisit les histoires qui deviennent la matière de l'histoire et celles qu'on met de côté.

Reprenons : en 1492, Colomb s'est embarqué sur la mer océane...

Réflexion faite, ne commençons pas avec Colomb. Helen avait raison. Oublions Colomb. Vous savez, maintenant que je le dis à voix haute, ça me plaît. Oublions Colomb.

Essayez, vous aussi. Répétez après moi : oublions Colomb.

Commençons plutôt à Almo, en Idaho. Je n'y ai jamais mis les pieds, et j'imagine que vous non plus. Je peux vous dire avec certitude que Christophe Colomb n'a pas découvert ce lieu. Jacques Cartier non plus, ni Samuel de Champlain, David Thompson ou Hernán Cortés. Sacajawea, traînant avec elle Lewis et Clark, est peut-être passée dans le coin, mais étant donné qu'Almo n'existait pas au début du XIX^e siècle, l'expédition n'aurait pas pu y faire halte même si ses membres l'avaient voulu.

Almo est un bled d'environ 200 âmes niché dans le comté de Cassia, dans la région centre-sud de l'Idaho. Pour autant que je sache, le lieu n'a rien de notoire, si ce n'est qu'il fut jadis le théâtre d'un massacre perpétré par les Indiens.

Une plaque y dit ceci : « À la mémoire de ceux qui perdirent la vie dans l'horrible massacre commis par les Indiens en 1861. Trois cents immigrants en route vers l'ouest. Cinq seulement en réchappèrent. Les Fils et filles des pionniers de l'Idaho, 1938. »

Deux cent quatre-vingt-quinze morts. Tout un massacre, en effet. Les Indiens tuaient rarement autant de Blancs d'un coup. D'accord, lors du massacre de Fort Mims, en 1813, dans ce qui est aujourd'hui l'Alabama, les Bâtons-Rouges de la tribu des Creeks supprimèrent environ 400 Blancs, mais c'est la plus grande tuerie commise par des Indiens que j'aie pu trouver. Lors du massacre de Lachine, sur l'île de Montréal, en 1689, environ 90 colons périrent, et l'on en dénombra 42 à Lachenaie. En 1832, 18 Blancs furent tués à Indian Creek près d'Ottawa, dans l'Illinois, alors qu'ils étaient 19 lors du massacre de Ward en 1854, sur la piste de l'Oregon, dans la région ouest de l'Idaho. Le massacre d'Utter à Henderson Flat, en 1860, près de la rivière Snake en Idaho, fit 25 victimes. Celui de Meeker, dans l'ouest du Colorado, 11 morts. La tuerie de Fort Parker au Texas, en 1836, 6 morts.

Il est vrai qu'en 1835, au sud de la ville actuelle de Bushnell, en Floride, les Indiens tuèrent 108 Blancs, mais étant donné qu'il s'agissait exclusivement de soldats en armes venus chercher la bagarre et non de civils qui ne voulaient pas d'histoires, je ne compte pas cet événement parmi les massacres.

Je précise que ce ne sont pas mes chiffres à moi. Je les tiens du livre de William M. Osborn, *The Wild Frontier*, où l'auteur a cherché à documenter tous les massacres qui ont eu lieu en

Amérique du Nord. Ces chiffres ne sont pas exacts non plus, évidemment. Ce sont des approximations basées sur les informations historiques dont Osborn disposait. Tout de même, il est bon que quelqu'un ait pris la peine de compiler une telle liste, que je peux citer sans avoir fait moi-même la moindre recherche.

Je dois signaler que les Indiens n'ont pas été les seuls à se livrer à de telles boucheries. Reconnaissons les mérites de chacun : les Blancs ont massacré pas mal d'Indiens eux aussi. En 1598, dans ce qui constitue aujourd'hui le Nouveau-Mexique, Juan de Oñate et ses soldats tuèrent plus de 800 Acomas et tranchèrent le pied gauche de tous les hommes de plus de vingt-cinq ans. En 1637, John Underhill commandait une troupe qui tua entre 600 et 700 Pequots près de la rivière Mystic, au Connecticut. En 1871, environ 140 Apaches pinalis et aravaipas furent tués à Camp Grant, en Arizona. Lors du massacre de Bear River en 1863, dans l'Idaho d'aujourd'hui, 250 Shoshones du Nord-Ouest périrent ; de son côté, le général Henry Atkinson passa au fil de l'épée quelque 150 Sauks et Renards à l'embouchure de la rivière Bad Axe, au Wisconsin, en 1832. Et bien sûr, n'oublions pas le célèbre massacre de Sand Creek au Colorado, en 1864, où 200 Cheyennes pacifiques furent assassinés par des justiciers qui tiraient sur tout ce qui bougeait ; ni celui, encore plus tristement célèbre, de Wounded Knee, en 1890, où plus de 200 Lakotas perdirent la vie.

Bien sûr, ces dénombrements de cadavres ne nous disent pas grand-chose sur ces actes barbares ; mais ce que nous disent les chiffres – si on les prend pour argent comptant –, c'est que les Blancs étaient autrement plus doués pour le meurtre que les Indiens. Ainsi, le massacre d'Almo de 1861 par les Shoshones-Bannocks devrait figurer en tête de liste dans les annales criminelles des Indiens. Après Fort Mims,

l'hécatombe d'Almo serait la deuxième en importance parmi les massacres de Blancs commis par des Indiens.

Trois cents colons dans un convoi de chariots. Deux cent quatre-vingt-quinze tués. Cinq survivants seulement. Voilà une belle histoire. Le seul problème : c'est une pure invention.

On se dit que quelque chose a bien dû se passer à Almo pour qu'on en parle encore : je ne sais pas, moi, une tuerie de moindre envergure ou quelque affrontement mortel dont on aurait plus tard tiré une épopée douloureuse.

Non, monsieur. Non, madame.

Le fait est que quelqu'un a imaginé cette histoire, qu'il l'a racontée à quelqu'un d'autre, et que dans le temps de le dire le massacre d'Almo est devenu un événement historique.

On trouve le meilleur compte rendu et la meilleure analyse du massacre d'Almo dans l'article de Brigham Madsen paru dans *Idaho Yesterdays*, « The "Almo Massacre" Revisited ». Madsen était professeur d'histoire à l'Université de l'Utah quand j'y faisais mon doctorat. Un homme intelligent, spirituel, aimable, qui m'a confié un jour que l'on n'aimait pas les historiens parce que leurs recherches ont tendance à dynamiter les mythes. Je connaissais l'homme, et je l'aimais. Je joue donc cartes sur table en disant que j'ai un faible pour ses travaux.

Mais que j'aie un faible ou pas, la recherche de Madsen tranche la question. Pas de massacre. Comme il l'écrit, toute attaque des Indiens faisait alors parler d'elle. Les journaux de l'époque – le *Deseret News* de Salt Lake City, le *Sacramento Daily Union*, le *San Francisco Examiner* – suivaient de près les mouvements des Indiens sur la piste de l'Oregon et celle de la Californie, mais aucun n'a parlé d'Almo. Pareil événement aurait été noté aussi par les agents du Service indien et l'armée, mais rien de ce côté non plus : Madsen n'a trouvé aucune référence à ce massacre aux Archives nationales ou dans les

dossiers du Bureau des affaires indiennes que l'on conservait pour les divers États et territoires de l'Union. Nulle mention non plus dans les chroniques des premiers jours de l'Idaho.

On penserait que le détachement accouru à la rescousse des victimes, qui constata le carnage et enterra les corps des colons massacrés, ou les cinq survivants du massacre auraient signalé cette tuerie aux autorités. Bon, d'accord, un des survivants était un bébé, mais il restait encore pas mal de monde pour sonner l'alarme.

Le vide total, vous dis-je.

En fait, il n'y eut aucune mention du massacre avant encore soixante-six ans, quand le drame fut raconté pour la première fois dans le livre de Charles S. Walgamott paru en 1926, *Reminiscences of Early Days: A Series of Historical Sketches and Happenings in the Early Days of Snake River Valley*. Walgamott disait tenir cette histoire de W. M. E. Johnston ; et c'est en effet une histoire bien cruelle, un mélodrame classique avec des « Indiens assoiffés de sang » et une courageuse femme de race blanche qui rampe vers un abri en tenant entre ses dents les langes du bébé qu'elle nourrissait.

Comme dans un vrai film western.

Si la plaque commémorative installée à Almo en 1938 a été mise en place dans le cadre de la Fête des explorateurs, événement qui visait à célébrer l'histoire de l'Idaho et à encourager le tourisme dans la région, c'est probablement une pure coïncidence. Chose certaine, le fait que cette histoire soit fautive en toutes choses n'a nullement dérangé les Fils et filles des pionniers de l'Idaho, qui délièrent leur bourse pour la plaque, et ça ne les dérange toujours pas aujourd'hui. Même après que l'histoire du massacre fut discréditée, la Ville refusa de retirer la plaque, défendant le mensonge parce qu'il faisait partie de la culture et de l'histoire de la région. Oui, le mensonge, vous avez bien lu.

Table des matières

PROLOGUE	9
UN • Oublions Colomb	17
DEUX • La fin de la piste	39
TROIS • Trop lourds	71
QUATRE • Un nom, un régime	95
CINQ • Désolé...	119
SIX • Cow-boys et Indiens	149
SEPT • Table rase	185
HUIT • Ce que veulent les Indiens	221

NEUF • Tant que l'herbe restera verte	245
DIX • Heureux jusqu'à la fin des temps...	281
Remerciements	301
Index	305

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

La traduction de cet ouvrage a été rendue possible grâce à une aide financière du Conseil des arts du Canada.

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC).

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

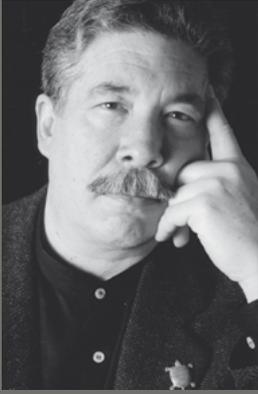
Couverture : iStockphoto.com

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 2014
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À MONTMAGNY (QUÉBEC).



Thomas King est l'un des plus importants intellectuels issus des Premières Nations au Canada. Depuis un demi-siècle, il milite pour différentes causes touchant les droits des Indiens, tout en enseignant la littérature autochtone dans des universités canadiennes et américaines. Il est l'auteur d'essais, de nouvelles et de romans, dont *Medicine River* (Albin Michel, 1997) et *L'Herbe verte, l'eau vive* (« Boréal compact », 2011). Il est lauréat du Prix du Gouverneur général, du prix Trillium et du Commonwealth Book Prize.

Thomas King

L'INDIEN MALCOMMOME

Un portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord

L'Indien malcommome est à la fois un ouvrage d'histoire et une subversion de l'histoire officielle. En somme, c'est le résultat de la réflexion personnelle et critique que Thomas King a menée depuis un demi-siècle sur ce que cela signifie d'être Indien aujourd'hui en Amérique du Nord.

Ce livre n'est pas tant une condamnation du comportement des uns ou des autres qu'une analyse suprêmement intelligente des liens complexes qu'entretiennent les Blancs et les Indiens.

« Pour nous, peuples autochtones du Canada, Thomas King est notre Mark Twain; sagace, désopilant, incorrigible. »

Richard Wagamese, *The Globe and Mail*

« Fascinant, souvent hilarant, toujours d'une terrible vérité, *L'Indien malcommome* est appelé à devenir un classique dans le genre du récit historique. Une lecture essentielle pour tous ceux qui veulent mieux comprendre les Premières Nations, et à plus forte raison pour ceux qui ne veulent rien comprendre. »

Joseph Boyden